

se posent peut-être pas à vide. Ce qui serait déjà un scandale en regard des besoins des populations locales : médicaments, nourriture, biens d'équipement, habillement, matériel éducatif...). Ils pourraient être chargés, clandestinement, de livraisons d'armes alimentant les guérillas locales ou frontalières. Fusils contre nourriture en quelque sorte. La preuve de ce trafic n'est pas totalement fournie, mais le pouvoir de destruction de la vorace et prolifique perche du Nil semble infini.

Le film, où alternent férocité des images et des faits rapportés et délicate émotion des témoignages (les prostitués patriotes entonnant, devant leurs clients ébahis, l'hymne *Tanzania, Tanzania*, le pilote russe saisi par le doute et la contrition, les enfants et les hommes rêvant de promotion sociale, ici ou ailleurs...), frappe un grand coup à l'estomac. De quoi couper l'appétit quand vous verrez les filets roses, inoffensifs et savoureux des perches du Nil à l'étal de vos grandes surfaces. ◀

et rompu aux techniques du marketing et du crédit local pour fourguer vaisselle, lingerie féminine et pain rassis, avec en prime des bons et des préservatifs, selon la clientèle. Ou encore Ibrahim l'émigré, élégante idole, venu du pays "où se fabrique l'argent", qui doit prendre femme, payer les dettes et couvrir de cadeaux toute la parentèle, en échange de quoi il a tout juste le droit de se taire et d'obéir aux volontés paternelles jusqu'au jour où il se rebiffe et précipite les chambardements...

Car brusquement les temps s'accélérent sous la poussée d'agents du changement qu'on n'avait pas prévus.

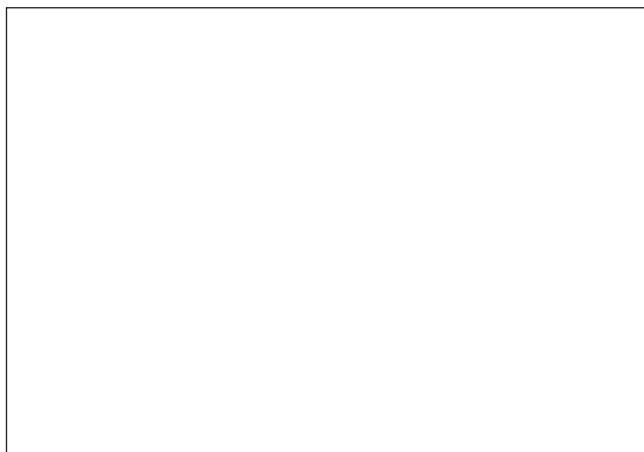
Quatre fillettes terrorisées se réfugient dans la cour de Collé Ardo (Fatoumata Coulibaly). Elles fuient "la salinde", cérémonial collectif de l'excision. Depuis qu'elle a refusé de laisser mutiler sa fille Amsatou (Salimata Traoré), celle-ci fait figure de militante des droits des femmes. Elle tend une cordelette qui symbolise le "moolaadé" (droit d'asile), rend son domicile inviolable et sursoit au sacrifice, au

## Moolaadé

Film sénégalais de Sembène Ousmane  
(tourné au Burkina)

▶ À quatre-vingts ans passés, le patriarcat du cinéma africain (dix-sept films dont huit longs métrages) n'a pas perdu la main. En quelques plans descriptifs, il nous campe un village du Sahel, apparemment engourdi dans ses traditions immuables : mosquée en pains de sucre piqués de chevrons comme de gros clous de girofle, minaret surmonté d'un œuf d'autruche immémorial, termitières sanctuarisées, corvées de l'eau, pilonnage et autres industries des femmes, palabres des hommes à l'ombre des baobabs où se mêlent moralisme, médisances et polissonneries, espiègleries des enfants... Mais, dans cette fausse quiétude, on constate bientôt que la modernité s'insinue de façon sournoise et inexorable : transistors branchés sur des musiques impies et des voix policées qui parlent de la

marque du monde et du commerce des idées, récipients de plastique qui vulgarisent la laideur en même temps que la commodité, présences intempestives de passeurs qui véhiculent des modèles venus d'ailleurs et exacerbent les passions, tel "Mercenaire" (Dominique T. Zeida), ce soldat déchu, reconverti dans le petit commerce



risque de condamner les jeunes rebelles au statut infamant de “bilakoro” (femmes impures).

C'est contre cette survivance archaïque, prétendument inspirée de l'enseignement du Coran (ce que des imams patentés démentent sur les ondes mais que revendique l'opinion publique et masculine) que Sembène Ousmane, en vieux griot militant, va mener sa charge à la machette.

Pour ce faire, et pour être plus convaincant car il y a péril en la demeure, les populations étant très partagées sur le sujet\*, il va choisir la dialectique du conte, solidement étayée par des anecdotes, et, également donner libre cours à sa fougue de cinéaste

en faisant évoluer son scénario et l'enchaînement de son “image-rie” vers le pathétique et l'esthétique d'un opéra. Cela nous vaut quelques scènes parmi les plus saisissantes : mouvements menaçants du chœur des exciseuses, prêtresses rouges munies de sceptres et de couteaux, flagellation publique de Collé Ardo par son époux fanatisé, aéropage vindicatif des hommes, solidarité communicative des femmes... Une leçon d'humanité, entre simplicité et lyrisme, qu'on espère efficace. ◀

---

\*Malgré les dégâts avérés et la condamnation des instances internationales, 38 des 54 états de l'Union africaine laissent se développer impunément cette pratique.

## Le jardin de papa

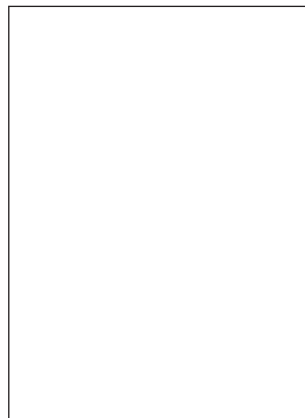
Film franco-congolais de Zeka Laplaine

► Jean (Laurent Labasse) avait dû beaucoup fanfaronner sur ses affinités avec l'Afrique quittée depuis longtemps, mais dont il est originaire. Jeune homme assez pâle et mièvre, il lui avait, au moins, fallu cette note exotique pour se rendre intéressant et séduire la candide Marie (Rim Turki). Il n'imaginait donc pas que son voyage de noce allait tourner au fiasco et, surtout, mettre à jour ses idées rétrogrades et ses comportements minables. Et, par voie de conséquence, faire exploser son couple en pleine lune de miel. Les choses se grippent dès l'aéroport.

Les membres de la famille manquent à l'accueil. Sans doute un

simple malentendu sur les horaires ou la date. Les néo-colons ne se “bilent” pas avec les horloges ou les calendriers. Qu'à cela ne tienne ! On va prendre un taxi pour le centre-ville. C'est une denrée rare à cette heure tardive. Il faut déjà user du pouvoir de conviction du bakchich. Jean a la prétention de savoir y faire avec ces roublards d'indigènes. Sauf que, sous nos yeux écarquillés – tout le film se déroule dans une épuisante pénombre –, va débiter une sorte de voyage au bout de la nuit.

Dans la cohue d'un quartier populaire, le chauffeur de taxi percute un enfant et la foule échauffée pourrait bien avoir l'intention de



le lyncher. Nos deux tourtereaux ne voient leur salut que dans la fuite. Ils s'enfoncent dans un dédale de ruelles, pris en chasse par une bande de jeunes surexcités. Dans toute la ville l'atmosphère est électrique, car on est proche d'une échéance électorale très contestée et les supporters de chaque candidat sont prêts à l'affrontement. Jean se décide à employer les grands moyens...

Le cauchemar sans climatisation se donne des allures d'*Orange mécanique* pressée à l'africaine. Tout cela pourrait être intéressant, voire terrifiant, ce n'est qu'ennuyeux et terriblement caricatural. *Le jardin de papa*, sur le modèle de *L'Algérie de papa*, se veut une satire de l'Afrique post-coloniale à travers les ratages d'un retour au pays natal. Avec charge à l'encontre des dirigeants corrompus, de leurs sbires et de leurs affidés et surtout des Blancs aux attitudes bornées et racistes sous le masque de leur africanité.

L'auteur, aidé de quelques inconditionnels, défend cette thèse avec beaucoup de volubilité. Ce qui surprend au vu des